

travaux et les réparations de fours à puddler, des chaudières et des machines.  
C'est donc seulement environ 550 ouvriers qui ont cessé tout travail.

## LES PREMIERES

**OPERA-COMIQUE.** — *Plutus*, opéra-comique en trois actes, de M. M. Albert Millaud et Gaston Jollivet, musique de Lecocq.

**GYMNASE.** — Reprise de *S. le jeune*, pièce en cinq actes, de M. Georges Ohnet.

**NATIONS.** — *Les Menages de Paris*, pièce en cinq actes, de M. M. Raymond, Burani et Boucheron.

Le sujet de *Plutus* est emprunté à la comédie d'Aristophane qui porte ce nom, mais les auteurs ont dû rabaisser le ton allégorique, philosophique et satirique du chef-d'œuvre grec d'abord aux convenances de la scène française, puis aux nécessités du livret. Car c'est une seconde version de *Plutus* dont ils offrent le thème au musicien; ils avaient donné la première en 1873 au théâtre du Vaudeville qui était justement à cette époque dirigé par M. Carvillat.

On le pense aisément, le nouveau *Plutus* diffère par plus d'un point de celui d'Aristophane; certains personnages comme celui de Mercure et du père de Jupiter, ont été supprimés; les amours de Xanthias et de la jeune Myrrha, autour desquelles se développe l'action, sont une invention des poètes littéraires; et l'on ne retrouve des types originaux que l'esclave Carion, Chremyle, *Plutus*, la vieille femme ridicule et la Pauvreté.

Mais ce n'est pas le lieu de nous arrêter à l'admirable allégorie d'Aristophane; nous n'avons ici qu'à suivre la leçon des paroliers.

Donc Xanthias est amoureux de Myrrha, qui lui a promis d'être sa femme. Mais le père de la jeune fille ne veut pas consentir à ce mariage, et il décide que Myrrha s'ouvrira à son oncle Xénon; cependant Chremyle, père de Xanthias, s'est allé consulter l'oracle d'Apollon; et le dieu conseille au pauvre paysan d'arrêter le premier qui passera devant sa porte. Chremyle se met à la parole de l'oracle. Or, ce passant qu'il arrête et accueille, ce vieillard aveugle et sordide, pareil à un mendiant, c'est *Plutus*, le dieu-père des richesses. Chremyle, Xanthias et Carion font fête au cher visiteur et jurent qu'ils lui rendront la vue par les soins d'Esculape.

La richesse et l'opulence sont entrées dans la maison de Chremyle avec *Plutus*, mais apporteront-elles en même temps la joie, la paix et le bonheur? Point du tout; le paysan enrichi est comme le savetier de la fable; il n'a plus une heure de tranquillité; il tremble qu'on ne lui dérobe son bien. Ce n'est pas tout, la déconfiture de Xénon, dépourvu de sa fortune par arrêt de justice, a rendu la liberté à Myrrha; elle accourt auprès de son cher Xanthias; mais alors Chremyle ne trouve plus qu'elle soit un parti digne de son fils, il l'accuse d'être intéressée et cupide. Xanthias, séparé de celle qu'il aime par la volonté paternelle, menace de quitter le village. Heureusement Chremyle revient à la raison; il comprend que les biens de la fortune sont faux et passagers, que le vrai bien est le contentement de soi-même et la joie de l'amour; et il repousse tous les dons de *Plutus*. Le dieu, dépité de n'avoir pas su faire des heureux, regrette sa cécité; il demande un bandeau qui lui ôtera la vue de la bêtise humaine; il saisit son bâton de voyageur et reprend son exode.

Il y avait quelque danger, en allouant l'apré esprit de la comédie grecque, de tomber dans le lieu commun. M. M. Millaud et Jollivet y ont échappé par quelque agrément dans la forme, par la répétition de scènes burlesques entre une vieille mégère, amoureux et l'esclave Carion. Il n'empêche que cette donnée ne prête guère à l'opéra-comique. Ce n'est pas ce genre de morale qui amènera le public ordinaire de ce spectacle.

Le ridicule esprit de classification qui ne permet plus à un homme de s'écarter d'un genre ou il s'est distingué a éloigné trop longtemps Charles Lecocq de l'Opéra-Comique. En quoi le *Relu Duc* était-il indigne de la salle Favart? Mais non; la routine exigeait que le compositeur réfrénât son tempérament et se plât à une besogne en dehors de sa vocation naturelle. Ce musicien d'humeur joyeuse et de gaieté franche n'était pas fait pour exprimer l'amertume de la satire aristophanesque. Aussi n'a-t-il réussi dans sa partition que les passages où il est resté lui-même. Dans cet ordre, je citerai la fraîche et joyeuse ariette de Carion, au début du second acte, le petit trio à l'arrivée de *Plutus*, et le finale du même acte; puis le joli duo de *Plutus*, et le desopilant duo bouffe du troisième acte. Dans le reste de la composition, je ne goûte pas ce retour à la formule d'Auber et d'Adam. Cette formule là est vieillie, elle a passé; ce n'est pas M. Lecocq qui la raisonnera.

L'interprétation offre d'excellent ensemble d'une troupe lyrique que l'Académie nationale peut envier. En première ligne, nommons M. Soutaurox, déjà apprécié dans nos passages à Bruxelles. Sa voix de baryton est jeune et charmante, d'un métal flexible et sonore; la prononciation est excellente, le style d'un goût sûr, et si j'ajoute que le comédien ne le cède point au chanteur, on comprendra son succès qui place cet artiste au premier rang. Mlle Patoret est aussi pourvue d'un fort joli organe et, depuis ses débuts, elle a acquis quelque adresse sur scène. Pourquoi hésite-t-elle dans l'air que des sons, comme si elle se défait de la valeur de son instrument? Mlle Pierron dessine avec une forte verve burlesque l'arreuse caricature de la vieille Proxénora. Le ténor de M. Mouliérat a pris de la sûreté et de l'éclat; l'acteur est en progrès comme le chanteur; il est toujours pâmé en bouceur, anémisé, fait à la crème. M. M. Trugère et Belhomme, Mmes Degrandi et Dupont, achevent cet excellent ensemble. J'allais oublier Mlle Deschamps, son air régalant de la Pauvreté fait longuement à la fin du second acte; elle le lance d'une voix de mezzo-ténorée et vibrante; mais l'articulation est singulièrement défectueuse. Ainsi, il est impossible de saisir le sens des paroles.

Mardi soir, le Gymnase a repris *Serge Pontine*. La pièce eut, à son apparition,

il y a trois ans, la fortune ordinaire aux productions de M. Ohnet. A cette époque, je fis des réserves très nettes sur ce succès; j'indiquais l'analogie du type de *Serge* avec le Samuel Brohl de M. Chéribuliez, j'insistais sur la banalité du sujet, sur le manque de vérité des personnages, enfin, je rappelais que le coup de pistolet tiré par Mme Desvarences sur son gendre n'est que la mise en scène du dénouement des *Marana*, la belle nouvelle de Balzac. L'auteur me parut destiné à réussir auprès de la foule par des visées médiocres et bourgeoises amalgamées avec l'habileté d'un Sardou d'ordre inférieur. Je ne pensais pas que ce genre-là fût feu qui dure.

Le temps est bien près de m'avoir donné raison; cette reprise de mardi a été écoutée avec un ennui profond et plus d'un spectateur s'est senti confus de son embalement de la première heure. Ce qui est le plus étonnant, c'est la langue dans laquelle est mise cette affaire. En voulez-vous quelques traits:

Elle descend des croisades en passant par le Conservatoire, son nom est *Barème*.

Voilà pour l'esprit.

Nous sommes des princes aussi. Nous avons fondé une aristocratie aussi fière et plus puissante que l'ancienne. La féodalité de la noblesse n'est plus, place à la féodalité des barons.

Vos hauts barons de la finance, de temps en temps, on n'est pas sans en exécuter quelques-uns.

L'échafaud des spéculateurs, c'est l'escalier de la Bourse.

Voilà pour le style.

Je n'ai pas trouvé que la troupe du Gymnase donnât cette fois avec sa cohésion et sa conscience, continentes; à part Mme Pasca, qui tient solidement le rôle de Mme Desvarences — Damala, lequel prête une fière mine à l'aventurier *Serge* — à part Mlle Marvau, qui affirme un talent dramatique et vibrant juste au moment qu'elle va nous quitter pour l'Amérique, le reste des interprètes est d'une médiocrité fâcheuse. Mme Rosa Bruck ne sait ni dire, ni écouter, ni marcher, ni s'asseoir; que sait-elle donc? Elle a presque fait regretter la vieille demoiselle Leblanc — ce qui est un comble.

La nouvelle pièce des Nations tient des anciens spectacles populaires des Folies-Dramatiques par la grosse joie de certaines scènes; pour le fond, elle est plutôt poussée à l'ombre de l'Assommoir, et, sans analyse bien subtile, on retrouverait dans les *Menages de Paris*, au moins trois des types du drame naturaliste.

Selon les trois auteurs, il n'est qu'heur et malheur dans les ménages parisiens. Voici le groupe principal, les époux Chambardas. Chambardas, photographe inspiré, s'imaginer avoir découvert un nouveau procédé de reproduction et dans ses essais stériles, aboutit à la ruine, à la misère des siens. C'est le moment choisi pour abandonner sa femme et son enfant et s'accrocher avec une certaine Aurélie, laquelle le met en relations avec un financier véreux. La prétendue découverte du photographe est mise en action, mais les que les pogos ont donné leur argent, les lanceurs de l'affaire disparaissent. Et le pauvre Chambardas est arrêté, jugé et acquitté parce que sa bêtise témoigne de son innocence. Alors, sa femme, Mme Antoine, dont les affaires ont prospéré, consent à reprendre le pauvre diable.

Autre ménage, celui des Coconier, dont la fille Adrienne est sur le point d'épouser Robert, le fils du photographe. Mais, devant la séparation des parents, Coconier ne veut plus entendre parler de ce mariage. Cet hypocrite, qui prêche si haut la morale, a des fringales de vieux cochon. Il aime les fruits verts et court les aventures avec un froisin; il est pincé avec cette drolesse par sa femme, dans le cabaret de Mme Antoine. Je recommande cet incident du vieux et de la petite, d'une réalité cragante, à l'édification des familles.

Enfin, d'uniforme on en défend même pas les gardiens de la paix. Floch, le sergent de ville, est trompé par son brigadier, ce qui ne l'empêche de rire, des malheurs similaires qu'il constate et d'amener sa femme pour les voir de plus près.

Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Quand on le sait, c'est peu de chose.

Telle est la morale des auteurs, telle est celle qui permet à Poulot, le mari d'Aurélien, de ne pas garder rancune à son ami Chambardas et de se dévouer pour lui. Ce Poulot est le génie central de la pièce, l'ouvrier peintre gouailleur, ripailleur, redresseur de torts, destiné à réaliser l'idéal des troisièmes galeries.

Cette succession de tableaux encore plus populaires que populaires, comme la foire aux jambons, le 1<sup>er</sup> Saint-Largueau, est égayée tantôt par une grosse verve faubourienne, tantôt par des traits et des lazzi dans la tradition de Paul de Kock. Les débauchés seraient malheureux ici; la pièce n'est point pour eux.

Elle n'est pas mal conduite en somme, cette ronde à travers les faubourgs. M. Chameroy a de la conviction, de la chaleur et de l'entrain. Mme Savenay n'est pas plus ridicule que de raison; Mme Doris sait son métier; enfin la demoiselle chargée d'incarner la petite traînée est d'un naturel exquis; c'est de la plus pure place Maub.

HENRY BAUER.

## Echos de la Finance

La liquidation de fin mars présentait un grand intérêt non seulement pour les rentes françaises qui avaient eu à subir pendant le mois dernier, de très nombreuses et très importantes fluctuations de cours, mais encore pour la plupart des valeurs internationales qui ont eu à subir, presque toutes, une dépréciation assez sensible. La spéculation engagée sur ces titres devra rendre aussi une partie des profits qu'elle a encaissés lors de tous les précédents réajustements; mais la spéculation sera pour ainsi dire, seule atteinte par le dernier mouvement de hausse s'est fait sans le concours du comptant.

Ce n'est pas seulement aux appréhen-